MONICA JOLY

UN GOÛT DE MER ET DE LIBERTÉ

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 979-1-04250-023-8
Dépôt légal : avril 2024

À Mamouchka

Avec toute ma reconnaissance à :
Christiane Sipoly Joly et Pierre son époux
pour leurs recherches en généalogie nous ayant permis
de connaître notre famille maternelle polonaise.

À mon époux Alain, notre assistant et chauffeur
lors de notre voyage initiatique en Pologne.

Un grand merci aux :
Historiens, passionnés d'Histoire, élus locaux de
Sanary-sur-Mer, pour avoir voulu et su conserver en
mémoire le séjour, dans leur village, de tous ces exilés
germanophones fuyant le nazisme dès 1933 afin de
nous transmettre leurs courageux parcours de vie.

CHAPITRE 1

Un soleil assassin s'acharnait sur toute la Pologne en ce mois d'août 1939.

Par habitude, Floriana Floranska et sa fille Angelika avaient revêtu leur tenue de danse mais la température matinale à Cracovie était déjà si infernale que s'adonner à toute activité physique confinait à l'exploit.

La radio, installée depuis peu à proximité du gramophone, vomissait de nauséabondes nouvelles entrecoupées de musique classique. Elles profitèrent d'une parenthèse musicale pour se libérer du haut de leur justaucorps et, accablées, se laissèrent glisser au sol bras en croix.

D'une voix hachée, Angelika demanda à sa mère :

— Crois-tu que papa ait raison, quand il dit que nous allons tout droit vers une nouvelle guerre ?

— Grâce à ses nombreux contacts, ton père a une bien meilleure analyse de la situation que nous.

— Je croyais que l'Allemagne avait signé un pacte de non-agression avec la Pologne…

— Oui, mais c'était une ruse destinée à détourner la Pologne d'une éventuelle alliance franco-polonaise. Cela leur a permis de gagner du temps pour se réarmer et préparer leurs troupes au combat.

— Et pourquoi veulent-ils de nouveau la guerre ?

— Tu sais, les Allemands n'ont jamais digéré leur défaite de 1918 ni ce Traité de Versailles qui leur imposait des frontières, des règles et une dette colossale d'autant qu'ils ont eu aussi à subir, comme nous tous, les terribles répercussions de la grande crise économique de 1929. Dans ce contexte-là, les thèses ultranationalistes d'Hitler, son racisme exacerbé, ses désirs hégémoniques servis par un talent oratoire et une présence magnétique hors du commun, ont permis à sa mayonnaise politique de prendre sans difficulté. C'est ainsi qu'il a pu devenir, le führer du Parti national-socialiste, le chef suprême des armées et qu'il a su imposer le réarmement de l'Allemagne, la remilitarisation de la Rhénanie en 1936 et l'annexion de l'Autriche en 38…

— Mais, s'ils voulaient vraiment la guerre, ne crois-tu pas qu'ils attaqueraient d'abord la France où a eu lieu cet indigeste Traité de Versailles ?

— Ce n'est pas aussi évident… Lors de la Conférence de Munich de septembre 38, pour des raisons qui m'échappent, Français et Anglais ont accepté de ne pas s'opposer aux prétentions allemandes concernant la région frontalière des Sudètes. En contrepartie, la Tchécoslovaquie, leur allié spolié, recevait la garantie du respect de leurs autres frontières. Bien sûr, ce traître d'Hitler s'est empressé de trahir les Tchèques en démembrant leur pays… Par prévention et représailles, nos alliés ont, alors, décidé de se porter garants de l'intégrité de nos propres frontières. Pour combien de temps encore… Quant aux Soviétiques qui n'ont jamais accepté la perte de leur 4e armée détruite par le stratège Pilsudski, ils représentent, pour notre pays, une autre menace tout aussi redoutable. Ce « Miracle de la Vistule », comme l'appellent les Polonais, fort indigeste pour ce mégalo de Trotski, est venu nourrir ses rêves revanchards : mettre le Monde à feu et à sang en passant, d'abord, sur le cadavre de la Pologne. Alors, quelle sera la première victime : la France ou la Pologne ? Mais je suis certaine que notre bienveillante Vierge Noire va continuer à nous protéger…, préféra conclure Floriana afin que ne flétrisse point l'espoir dans l'esprit de sa fille.

On entendait au loin s'affairer Marina dont la fonction principale était de s'occuper du ménage et des repas. Floriana décida d'aller la rejoindre. Elle traversa le grand salon, aux murs couverts de boiseries et arriva dans la salle à manger. La vue d'une coupe de fruits trônant sur la table lui donna envie de mordre dans l'un d'entre eux. Elle tendit la main vers une pêche veloutée et joufflue. Dérangée, une myriade de moucherons venue de nulle part s'envola pour revenir l'instant d'après.

Elle imagina une nuée d'avions venant s'abattre sur Cracovie… Elle essaya de chasser les mouches et ses sombres idées, tout en pensant :

Il faudrait écarter les fruits blets si l'on ne veut pas corrompre les autres.

— Marina, certains de ces fruits me semblent un peu trop mûrs. Voyez si vous pouvez encore en tirer quelque chose sinon, veillez à nous en débarrasser.

Aussitôt, des images agressèrent son esprit. Elle se disait que la manière dont les nazis stigmatisaient les juifs et leurs façons de les traiter pourraient bien s'apparenter au sort réservé à ces fruits que Marina s'apprêtait à mettre au rebut.

Si les nazis nous envahissent, nous serons, nous aussi, confrontés aux mêmes horreurs…

— Marina, je ne voudrais pas vous alarmer mais on ne sait pas ce que nous réserve l'avenir. J'avais douze ans lors de la déclaration de la Grande Guerre et ce dont j'ai le plus souffert c'est de la faim. Alors, faites en sorte de compléter nos réserves avec des pâtes, du riz, des pommes de terre, de la farine, du saindoux, du sucre et du savon. Pensez aussi à accrocher la remorque derrière le vélo. Chargez-la au maximum et n'oubliez pas de mettre la bâche.

— Bien Madame. Et pour l'argent ?

— Servez-vous comme d'habitude mais prenez-en assez. Les prix grimpent en flèche maintenant que les produits se raréfient.

Quand Pierre Demazière arriva à la maison, en ce 23 août au soir, son épouse Floriana comprit que quelque chose le tracassait. Elle pensa qu'il avait rencontré un gros problème à la mine de Wieliczka dont il était le Responsable de la Sécurité.

— Tu sembles préoccupé… fit remarquer Floriana qui, en sa présence, préférait s'exprimer dans la langue de son époux d'origine française.

— On le serait à moins. J'ai eu des nouvelles par mon frère Maxime. Les Allemands viennent de signer un pacte de non-agression avec les Soviétiques. Ce pacte germano-soviétique n'augure rien de bon. Par le passé ces deux-là n'ont pas hésité à s'allier pour dépecer la Pologne.

Angelika, excédée, intervint :

— Je n'ai pas ménagé ma peine durant toute l'année pour obtenir ma « matura » et réussir mon examen de passage en classe supérieure à l'Opéra. J'espérais, enfin, pouvoir passer un agréable été sans avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête…

— Ce n'est pas une épée que nous aurons, bientôt, au-dessus de la tête mais toute une puissance guerrière. En France, le gouvernement est sur les dents. Il s'apprête à mobiliser un contingent supplémentaire de réservistes. Je préférerais te laisser dans l'insouciance de tes dix-sept ans. Hélas, les événements

m'obligent à te mettre… à vous mettre en face de certaines réalités.

— J'avais dix ans quand la Grande Guerre a éclaté. Cette triste expérience m'a rendue très lucide et je suis tout autant préoccupée par la situation que tu puisses l'être. Ces derniers événements ont, pour moi, des relents de « 14-18 », aussi ai-je demandé à Marina de faire un maximum de provisions « au cas où… »

— Il faudra penser, aussi, à renforcer le plafond de notre sous-sol avec des madriers. J'enverrai très bientôt une équipe de Wieliczka. Ils ont l'habitude de consolider les galeries de la mine.

— On va finir par avoir l'appétit coupé, si l'on continue à parler de tout ça. Allez, à table !

Cette conversation, loin de leur ôter l'appétit, les rendit boulimiques. Au dessert, Angelika s'en alla chercher une boîte de chocolats envoyée par son oncle Maxime de Lyon. Leur exquise saveur, sucrée et ronde en bouche, excita leurs papilles. Il fallut en ouvrir une seconde.

Quand la seconde boîte fut engloutie, Floriana frappa la table de ses mains en déclarant :

— Encore un repas que les Boches n'auront pas !

Cette déclaration, insolite dans la bouche d'une jeune femme aux bonnes manières, ne surprit pas Pierre. Il pensa :

Encore un relent de la dernière guerre exhumé du répertoire de son défunt père…

La perspective de travaux bruyants en sous-sol et la morosité ambiante constituaient de bonnes raisons pour les inciter à reprendre, dès potron-minet, leur entraînement quotidien.

— La meilleure façon de résister moralement aux menaces, nazies et communistes, c'est de danser envers et contre tout, déclara Floriana à sa fille.

Elles se retrouvèrent à la « barre d'exercices », devant le grand miroir qui recouvrait tout un pan de mur d'une salle dédiée à la danse. Floriana plaça sur le plateau du gramophone un disque d'Erik Satie. La musicalité des phrases lentes et récurrentes des « gymnopédies » convenait bien aux exercices de remise en condition physique.

Mère et fille avaient la même silhouette gracile : longues jambes aux mollets galbés, taille de guêpe, « triangle de sustentation » haut placé, bras musclés sans être musculeux, mains fines et expressives, port de tête élégant. Leur visage, quant à lui, semblait avoir été coulé dans un moule unique… Même ovale éclairé par de grands yeux myosotis, mêmes sourcils châtains grimpant vers les tempes avant de s'infléchir, même bouche charnue aux stries de fruits prêts à éclater, mêmes pommettes hautes slavisant leur minois.

Floriana, chorégraphe à l'opéra de Cracovie, était si passionnée de danse qu'elle en avait oublié de prendre de l'âge. Malgré quelque vingt ans de différence avec sa fille Angelika, on les prenait pour des sœurs. Mais, dès qu'elle s'exprimait, par la voix ou le corps, sa maturité devenait une évidence.

— Allez, au travail ! Main droite sur la barre, pieds « en première », série de pliés-tendus dans chaque position, puis « en cinquième » arabesque avant, côté, arrière, attitude arrière, joli port de bras, on lâche la barre, passage côté, attitude avant, retour des pieds en cinquième, main sur la barre et l'on tourne pour reprendre de l'autre côté.

Il s'ensuivit toute une série d'exercices avant d'exécuter au milieu de la salle un adage destiné à réaliser de parfaits équilibres accompagnés de gracieux ports de bras. Le cours évolua vers des exercices plus dynamiques : batterie de sauts, entrechats, cabrioles, pas chassés, déboulés sur pointes, véloces fouettés.

Floriana intervenait, parfois, pour corriger sa fille mais sa technique, déjà très au point, lui avait valu les félicitations du jury lors de sa prestation pour devenir « petit sujet ».

— Un jour, tu auras l'occasion d'interpréter des danses en soliste et là, il te faudra y glisser toute ton âme. Si tu es censée être un cygne, tu dois sentir pousser des plumes sur ton corps et, mieux encore, rendre visible l'invisible. N'oublie pas que les expressions du visage et des yeux jouent un grand rôle dans l'interprétation.

En embrassant sa fille, elle ajouta :

— Je suis tranquille, tu as tout pour tutoyer un jour les étoiles. Allez, oust ! Quartier libre. Maintenant, il fait trop chaud pour travailler.

L'après-midi, Floriana voulut échapper aux touffeurs de l'atmosphère. Armée d'un parapluie en guise d'ombrelle, elle décida de grimper au sommet de la colline du Wawel, haut lieu chargé d'histoire où avaient été couronnés et sacrés des souverains polonais et enterrés de grands chefs militaires.

Elle traversa l'immense place Rynek Glöwny. Un silence mortel régnait : plus de saltimbanques, plus de pigeons, plus de gerbes dans les pots aux devantures des kiosques à fleurs, plus de clients aux terrasses des cafés. Tous ces beaux immeubles de style baroque, Renaissance ou gothique, aux volets clos, semblaient endormis. Seul le « Hiejnal Mariacki », cette mélodie au clairon jouée du haut d'une tour de l'église « Kosciol Mariacki » pour rappeler l'invasion de la ville par les Tatars, marquait encore les heures. Une pensée traversa son esprit :

On dirait une ville morte…

Arrivée au pied du Wawel, elle rassembla ses forces pour grimper jusqu'à ce nid d'aigle où château, église et cathédrale avaient su résister à l'épreuve du temps et des envahisseurs. Elle aimait cet endroit aux vastes perspectives où l'air gagnait en légèreté.

Assise dans l'embrasure d'une muraille, elle aperçut la silhouette foncée des Carpates et celle enneigée des Tatras. Elle laissa vaguer son imagination… Elle se retrouva, sur une autre colline en train de regarder, depuis le belvédère de la basilique de Fourvière, une autre chaîne de montagnes couvertes de neige. Elle se revit positionnant sur la gauche des Alpes cette ligne conductrice qui lui permettait de rejoindre « sa Pologne » et d'oublier un instant toutes les questions qu'elle se posait concernant sa future vie au sein de l'Opéra de Lyon où elle s'apprêtait à séjourner pendant une année en qualité d'invitée d'honneur.

Cet exil que je m'impose portera-t-il ses fruits ? Vais-je pouvoir enrichir la palette de mon art d'expériences nouvelles ? Serais-je à la hauteur des attentes du directeur de l'Opéra, du maître de ballet et des danseurs ?